

Zes Poddridge

Clepto

s'éclate

Hélène Vachon

Illustrations : Maxime Bigras

EDITIONS
Fouline

TOUT VA DE TRAVERS

Depuis son retour, Clepto n'est plus le même. Il ne mange plus, ne joue plus, ne court plus, ne vole plus.

– Il n'a pas touché au pâté de foie au cognac...

Son plat préféré.

– Au Pai Mu Tan non plus.

Son thé préféré.

La nuit, il ne dort pas, il se promène. On entend ses griffes sur le parquet, ça fait clic clic. Il somnole le jour, sur la table de la salle à manger.

– C'est pas normal, je dis.

– Ça l'a jamais été, déclare ma sœur Claude.

Trois paires d'yeux se tournent vers elle.

– Ben oui. Un chien cleptomane qui boit du thé, c'est pas ce qu'on peut appeler un chien normal.

– Non, mais un chien cleptomane qui boit du thé et dort sur une table, c'est encore moins normal, s'énerve Adèle.

– C'est forcément le SPT, déclare mon père.

– C'est quoi, ça ?

– Stress post-traumatique. Notre chien est en pleine détresse psychologique.

Au mois de juillet dernier, Clepto a été kidnappé par son ancien propriétaire, également propriétaire de *Plazza Pizza*, sous le fallacieux prétexte que c'est un chien renifleur, c'est-à-dire un chien capable de détecter la moindre saloperie qu'on met dans les charcuteries. Au terme d'une enquête à la noix menée par Iréna et un inspecteur nommé Brouillard, on a réussi à le récupérer grâce à Clovis, un des deux copains de ma sœur Claude.

– SPT, c'est ce qu'on a fait, nous aussi ?

– Non, rectifie mon père. Nous, c'était différent. Nous, c'était une PPT. Une paralysie post-traumatique.

– C'est quoi, la différence ?

– On ne bougeait plus du tout.

On passait des heures entières affalés au salon au milieu de la vaisselle sale, des boîtes de chocolats et des revues de sudoku. Il paraît que ça se produit souvent en présence d'un choc nerveux important. Pour nous, la disparition de Clepto a été un choc nerveux important, et son retour, un autre choc nerveux important. Nous, les Doddridge, on paralyse à rien.

Un beau matin, ma mère a dit : « Il faudrait peut-être revenir à la vie normale. » Mon père avait entrouvert un œil.

– C'est quoi, la vie normale ?

On avait réfléchi.

– Je sais pas, mais ça ressemble pas à ça, avait finalement répondu ma sœur en montrant le fouillis qu'était devenu notre salon.

Un méchant capharnaüm. Une horreur. Les plantes vertes suffoquaient sous les coussins, les fauteuils disparaissaient sous des montagnes de linge, une robe de chambre était accrochée au plafonnier, partout des pantoufles ; celles



de Claude, deux grosses chaloupes en peluche jaune représentant un lapin hilare avec pompons et oreilles, n'arrivaient pas à donner un air de gaieté à cette atmosphère de fin du monde.

– Ailleurs, c'est pire, avait ajouté Claude.

Les sacs d'ordures s'empilaient dans la cuisine, le frigo était vide, le gazon était monté en graine, Irma rouillait dans son coin (Irma, c'est la tondeuse), la boîte aux lettres était éventrée, une colonie de chauves-souris y avait élu domicile, après six semaines de courrier dans le corps, non sept, pas une boîte aux lettres n'aurait résisté, on est tous d'accord là-dessus.

– Bon. On commence par quoi?

- Par la cuisine.
- Par le salon.
- Par le gazon.

On l'avait tondu trois fois de suite avec notre nouvelle tondeuse PowerMax conviviale et surpuissante « capable de venir à bout d'un champ de maïs debout », on avait nettoyé la maison de la cave au grenier même si on n'a pas de grenier, remplacé la vieille boîte aux lettres par une nouvelle en plastique robuste avec protection UV résistant aux vandales et aux intempéries (on n'avait rien trouvé contre les chauves-souris), rempli le frigo jusqu'à le faire craquer, déposé 4 sacs dans notre bac à ordures (pendant le jour), les 12 autres dans les bacs des voisins (pendant la nuit). Ma mère avait jeté les 13 boîtes de chocolats de mon père et mon père, les 11 revues de sudoku de ma mère.

– Tu pouvais bien enfler! s'était exclamée Adèle. Engloutir à longueur de journée des chocolats qui contiennent 85 % de sucre!

– Tu pouvais bien faire de l'eczéma! avait répliqué Jean-Claude. Remplir des cases vides

à longueur de journée avec des chiffres qui s'arrêtent à 9!

Jean-Claude avait fondu, Adèle avait arrêté de se gratter, on avait attendu que la vie normale revienne. Elle n'en avait pas eu le temps. Iréna l'avait devancée. Iréna Dupont a beau venir régulièrement chez nous, on n'a jamais réussi à trouver ça normal.

Ce jour-là, elle a déposé six tomates rouges sur le comptoir. « Des Campbell », a-t-elle annoncé en bombant le torse, comme un maître de cérémonie annonçant l'entrée d'un invité de marque à un dîner protocolaire.

– Campbell comme dans soupe Campbell? a demandé Jean-Claude.

– Résistantes aux craquelures. Idéales pour les salades et les conserves.

– Et pour la soupe?

Elle nous avait plantés là pour aller fureter. Tour complet de la maison.

– Pas trop tôt! s'est-elle exclamée en revenant. Édouard et moi, on se demandait quand vous alliez abandonner le camping sauvage pour revenir à la civilisation.

Pas un mot sur le gazon coupé, sur la nouvelle boîte aux lettres, sur le salon. Iréna a toujours été avare de compliments. Entre elle et nous – je devrais dire entre les Dupont et nous, même si Édouard est moins extravagant qu'Iréna –, c'est toujours compliqué. On ne vit pas comme eux, on ne pense pas comme eux et on ne voudrait pas être comme eux. Ils mangent santé, leur pelouse est synthétique et leur maison exempte de germes, même leurs poissons rouges ont l'air aseptisés – ils sont d'ailleurs de moins en moins rouges, sans doute à cause des doses massives d'eau de Javel qu'Iréna doit verser dans l'aquarium. Notre maison à nous affiche en tout temps un sain désordre. Par terre, il y a des journaux, des chaussettes orphelines ou en couple, des livres, des CD, de la poussière, pas mal de moutons et Clepto, un chien parfait, soit dit en passant, gentil, convivial et soyeux, des qualités qu'Iréna est loin de posséder.

– Au fait... j'ai cru apercevoir quelque chose sur la table de la salle à manger.

– Quoi donc? a demandé Adèle.